

LES PIANISTES CELEBRES.

SILHOUETTES ET MEDAILLONS

VII

MADAME PLEYEL

Un préjugé trop généralement répandu n'accorde aux femmes que des aptitudes relatives et d'un ordre secondaire pour tous les travaux de l'esprit qui veulent une réflexion soutenue, une volonté énergique, des études persévérantes et des connaissances multiples. Cette assertion, peut-être admissible pour les sciences abstraites ou positives, se rapproche davantage du paradoxe dès qu'il s'agit des œuvres d'esprit, d'imagination, et surtout des arts où le sentiment prédomine. Du reste, de puissantes individualités féminines contredisent victorieusement cette prétendue suprématie universelle d'un sexe sur l'autre. Pour nous borner à ce siècle, combien de célébrités viriles peuvent primer les noms glorieux de Georges Sand, de Rosa Bonheur, de la Malibran, de Mlle. Mars, de Rachel? A ces illustrations féminines qui, chacune dans sa sphère, ont ajouté un rayon à l'éclat littéraire ou artistique du siècle, il convient d'ajouter le nom de Mme. Pleyel.

Physionomie sympathique et charmante, aux traits spirituels, aux contours séduisants, dont la silhouette est restée dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue, mais dont aucune plume ne saurait retracer la grâce rapide et légère, dont aucun souvenir ne saurait rendre l'animation et la vie débordante. Elle avait tout charme, bienveillance, sensibilité, et ces qualités de la femme, — ces véritables séductions de l'artiste, — ont disparu avec elle. Il ne reste plus qu'un nom justement célèbre et une page ineffaçable dans l'histoire de l'art.

Marie Moke, la future Mme Pleyel, naquit d'un père belge et d'une mère allemande, toute enfant, elle annonça une vocation très-prononcée pour la musique, et ses parents, suivant son goût naturel, confièrent sa première éducation artistique à un maître habile, expérimenté, dévoué. Quatre périodes très-prononcées ont marqué la progression du talent de virtuose de Mme Pleyel. Enfant prodige, la gentille Mlle. Moke, la ravissante petite élève de Jacques Herz, émerveillait tout le monde par sa précoce habileté et ses audaces enfantines. Un peu plus tard, la jeune fille, après avoir reçu quelque temps les conseils de Moschelès, devint l'élève de prédilection de Kalkbrenner. L'illustre continuateur de l'école de Clémenti. Sous la direction ferme et affectueuse de ce maître, Mlle. Moke devint virtuose brillante et correcte, et fit bien souvent applaudir ses belles qualités d'exécution, son style de haute école.

Quand Mlle. Moke fut devenue Mme Pleyel, le jeu fin, délicat; indépendant de la jeune femme, se modifia d'une façon sensible, son exécution parut plus colorée, plus expressive, et les côtés féminins, la douceur, la grâce, le charme, l'expansion s'accusèrent plus fortement, mais sans perdre cette réserve de bon goût qui est la pureté de l'art. Transformation charmante, due bien certainement aux conseils de son mari et de Chopin, développement nouveau d'une riche et exubérante nature, d'un talent plein de sève, ayant toutes les séductions de la jeunesse et de la beauté.

Cet ensemble merveilleux de grâce et de force, cette belle organisation musicale devaient subir encore des transformations nouvelles, sous l'action vivace et puissante des émotions intimes, sous le contre-coup des péripéties de l'existence. Tous les virtuoses qui veulent perfectionner leur talent et atteindre les dernières limites de l'art savent qu'un travail opiniâtre, persévérant, de tous les jours, est le levier indispensable pour marcher plus avant et développer les qualités acquises, mais, pour s'élever jusqu'au piédestal de l'expression, pour atteindre à la poésie de l'art, il faut suivre parfois des sentiers périlleux, escarpés, se lancer dans l'aventure, à la merci même des accidents pour parler sans métaphore, c'est une vérité vieille comme l'âme humaine que presque tous les grands artistes n'ont atteint la perfection, n'ont puisé aux sources vives du sentiment expressif qu'à travers la dure, mais précieuse épreuve des grandes douleurs. Marie Pleyel a connu ces amertumes, l'artiste y a trouvé en inspirations tout ce que la femme y laissait en souffrances. Elle a connu aussi les lentes fatigues, les longs énervements de l'exil volontaire, et cette existence nomade, loin de ses affections, a dû bien des fois lui donner le mal du pays, la fièvre du retour. Le sort en avait décidé autrement, et, pendant la majeure partie de son existence, Mme Pleyel a eu la destinée habituelle des virtuoses célèbres, elle a parcouru l'Europe, donnant partout des concerts, excitant l'enthousiasme de ses émules, fanatisant la foule des amateurs par l'immense supériorité de son talent. Vienne, Dresde, Prague, Saint-Petersbourg, Londres acclamèrent avec délire la grande artiste. Mendelssohn et Liszt se firent les champions de Mme Pleyel, on les vit applaudir les premiers, et concourir à la série de ses triomphes.

Pendant la longue période de ses voyages en Allemagne et en Russie, l'audition fréquente de Liszt et de Thalberg exerça une action décisive sur son style et certains effets de haute virtuosité. Les traits de bravoure de Liszt, la belle et puissante sonorité de Thalberg fournirent à Mme Pleyel de nouveaux sujets d'étude. Fanatique de son art, elle eut l'énergique volonté de se recueillir pendant plusieurs années pour s'assimiler par un travail incessant les qualités transcendantes de ces grands maîtres de la virtuosité moderne.

C'est à cette époque, à un de ses voyages à Paris, que j'eus le plaisir de recevoir la grande artiste et de la faire entendre à mes invités. Mme Pleyel, avec une grâce parfaite, joua le trio en ré de Mendelssohn, un andante de Hummel, une étude de Jules Cohen, une fantaisie de Liszt et la Tarantelle des sonées de Rossini. Ce soir-là, son magnifique talent m'a paru réaliser toutes les perfections rêvées, expression, puissance, délicatesse exquise, sensibilité, passion, et, par dessus tout, une pureté d'exécution incomparable. Je me rappelle encore un détail typique et qui me prouva la toute-puissance du talent. J'avais près de moi la marquise de Saint-Aulane qui avait déjà rencontré Mme Pleyel à Vienne et m'avait prié, pour un motif resté ignoré, d'éviter une présentation. Eh! bien, ce fut la grande dame qui, sous le charme irrésistible, sous l'invincible fascination, se leva la première pour donner la main à l'incomparable virtuose et la complimenta chaleureusement.

Quant à Mme Pleyel elle jouit modestement de ce triomphe simple, naturelle, sans prétention à l'effet elle quittait la conversation pour se mettre d'elle-même au piano, s'offrant, avec une grâce charmante, à nous faire entendre les plus jolies pièces de son répertoire, et passant, avec une souplesse merveilleuse de style, d'une œuvre sé-